

Témoignage : *Annette Van Houtte*

Récit de mon évacuation du Système d'Anialarra

Exactement deux jours après avoir été sortie par mes sauveteurs du Système d'Anialarra, c'est un tintamarre effroyable provoqué par des travaux de construction en contrebas de la chambre d'hôpital de Pau où on me soigne, qui me réveille.

Où est donc le silence tant apprécié d'Anialarra juste perturbé par les clochettes des brebis et le croassement des choucas, le silence souterrain agrémenté du glouglou de la rivière qui berce mes rêves de première et ceux de mes compagnons d'expé, l'éloignement de tout monde civilisé dans les profondeurs du système où je me sens chez moi, cette cavité que j'aime encore autant malgré le mauvais coup qu'elle m'a joué...

Tout cela me manque ici!

C'est vrai qu'aujourd'hui mon soi-disant moral 'd'acier' commence à se fissurer.

Il y a des limites; les réserves s'épuisent. C'est le contrecoup dont on m'avait prévenu.

Et puis en plus, je rate le rassemblement de l'Arsip.

(Jeudi 2 août)

Ça fait déjà plus d'une semaine maintenant – c'était exactement le jeudi 2/08 – que nous étions rentrés sous terre pour 4 jours d'explo. On formait une équipe de cinq bons spéléos, gonflés à bloc par nos espérances. La jonction avec l'AN8 sera-t-elle pour cette année ? De mes 4 compagnons (Tjerk, Lieven, Bart et Didier, dit Boulon), deux n'ont encore jamais vu les découvertes post-trémies.

Pour Boulon, c'est même la première explo dans le réseau. Donc nous descendons à notre aise, je prends le temps d'expliquer, de situer des faits et des endroits, de raconter des anecdotes et les premières. Je chauffe les troupes! A mi-chemin, nous croisons l'équipe menée par Paul, mon mari, qui remonte avec des bonnes nouvelles. Après deux jours de recherches et de désob, ils ont trouvé la suite tard hier soir. Après le siphon Dupont aval; la rivière continue sa cavalcade vers l'ouest dans la Galerie Jolly Jumper.

(Vendredi 3 août)

Maintenant, c'est à nous de jouer, de poursuivre l'aventure. Après un petit tour du propriétaire pour les nouveaux et après avoir rééquipé certains passages, nous nous lançons vers la suite de l'aval que l'équipe précédente a trouvée en dernière minute. Lieven et moi levons la topo pendant que les trois autres filent à la poursuite de la rivière qui bute finalement sur une trémie. La suite sera pour demain.

(Samedi 4 août)

Nous sommes rentrés tard au bivouac et, le lendemain matin, nous n'entendons pas le réveil. C'est donc avec un peu de retard que nous repartons vers le fond où nous terminons la topo. Tjerk et Boulon s'acharnent sur la trémie. Nous passons au peigne fin les hautes berges d'argile qui s'élèvent en rive droite. La rivière a très peu de dénivelé. De trajet presque rectiligne, elle s'écoule lentement sur des galets au fond d'une galerie majestueuse et passe sous des voûtes basses qui la ralentissent. Le paysage est extraordinairement calme. Comme nous avons épuisé toutes les possibilités et que nous n'avons pas les moyens pour faire plus, nous retournons relativement tôt vers le bivouac. Il faut dire aussi que le trajet devient de plus en plus long. En route, je peaufine encore un équipement et je me retrouve à la queue de l'équipe. Quand j'arrive au départ du Réseau Rantanplan, je vois juste disparaître les talons de Tjerk derrière le coin. Aucun souci, je suis à mon aise. Ce n'est pas moi qui me perdrai dans

ce dédale que je connais à fond pour l'avoir découvert et en avoir levé la topo. Et puis, je sais que, au bout du réseau, tout va bouchonner au départ des Puits des Daltons, inutile de me presser. J'admire une fois de plus ce magnifique réseau phréatique avec ses tunnels ovales et ses grandes lames de dissolution.

(Samedi 4 août, 18h)

A mi-chemin de Rantanplan, je m'apprête à descendre d'un bloc qui fait à peine 1m de haut et, au moment de m'accroupir à cet effet, je prends appui contre la paroi de gauche. Un pan de cette paroi se détache, tombe sur mon pied pour basculer ensuite vers le sol. Je me mets à hurler comme je ne l'ai jamais fait encore. Très vite, deux de mes copains sont à mes côtés. Il me faut encore pas mal de temps avant de me calmer. Puis je regarde la botte qui est intacte et je me dis que vraiment j'ai exagéré à gueuler ainsi comme un porc ! En enlevant doucement botte et chausson néoprène d'où coule au moins un quart de litre de sang, je change d'avis. Mon pied pisse le sang; il a plutôt l'aspect d'un steak haché bien sanglant...

Tandis que Didier reste à mes côtés et m'installe dans un point chaud de fortune, chauffé avec le dernier fond de carbure de ma calebombe qu'on ravive, Tjerk se précipite à la poursuite de Lieven et Bart qui ont la trousse de secours. Le temps pour qu'ils reviennent me semble une éternité; il faut dire qu'ils se sont un peu perdus dans les galeries de Rantanplan.

On nettoie et désinfecte la plaie. J'entends que Didier se surpasse. Ce grand gaillard solide au cœur de massepain ne supportant pas la vue du sang se tient bien; il essaye d'arrêter l'hémorragie. On me met un gros pansement.

Il est inconcevable de rester dans cette galerie très ventilée. Malgré le point chaud, je caille déjà sérieusement. Je tremble de tout mon corps, le froid, la douleur, le choc... Nous disposons plus loin d'un bivouac tout équipé où je pourrai m'installer confortablement pour reprendre des forces. J'aurai 900m à parcourir et 160m de dénivelé positif à franchir. Je me dis que ça ira, ou plutôt que ça devra aller. Pour protéger le pied pendant le déplacement, on me l'emballa tant bien que mal dans le chausson coupé et scotché. J'arrive même à introduire mon pied dans la botte entaillée pour l'occasion dans le coude. Pour une fois, je suis heureuse que mes bottes soient trois fois trop grandes.

(Samedi 4 août, 19h30)

En prenant appui entre les parois, j'arrive à avancer à cloche-pied. Voilà qu'apparaissent déjà les parapluies du Puits Lucky Luke. Ceux-ci annoncent malheureusement la partie qui me fait le plus peur : les damnés Puits des Daltons, les méchants, la hantise de toutes nos équipes d'explo. Je ne doute pas qu'ils seront encore plus méchants que d'habitude. Soixante mètres de remontée dans des puits étroits et coupants, 4 petites cordes de 4 à 5m et le reste en oppo...

M'aidant de tout mon corps, j'y arrive sans trop de mal. Je traverse la Galerie des Schtroumpfs aidée par mes camarades pour me trouver à la base du mur de 60m, presque vertical, qu'est le Grand Toboggan me séparant de la Salle Gargamelle. Ici, pas d'autre choix, c'est la remontée à quatre pattes en traînant celle de gauche derrière moi. Heureusement que ce matin, j'ai pris soin de mettre des genouillères.

Finalement, il me reste à gravir le chaos de la grande Salle Gargamelle, descendre le puits vers la Salle des Marsupilamis et rejoindre le bivouac situé de l'autre côté de cette dernière. Je refuse de me faire aider par les copains; passer ces salles à cloche-pied soutenus par eux semble impossible; les blocs ne tiennent pas et on risque le sur-accident. C'est donc encore à quatre pattes que je traverse les deux dernières salles. Inquiète, je regarde le sang qui, depuis

le début, n'a toujours pas arrêté de pisser hors de ma botte. La transpiration dégouline sur mon visage. Je m'obstine à ne penser qu'à un seul but et j'élimine tout autre sentiment de mon esprit. Ce but est d'atteindre coûte que coûte le bivouac.

(Samedi 4 août, 22h30)

Trois heures après le départ de Rantanplan, je m'affale au bivouac. Tandis que mes compagnons s'affairent autour de moi à l'élaboration d'un point chaud pour m'y soigner et me restaurer, je me relâche. Je laisse couler les larmes; je me rends trop bien compte de la situation où je me trouve. Malgré ça, aucun sentiment de culpabilité ne m'assaille puisque je n'ai fait aucune erreur ni technique ni humaine; je n'ai couru aucun risque... Ceci s'appelle 'Malchance'. A ce moment, j'ai encore l'illusion qu'on pourra se passer d'un secours...

On cherche une solution, on se dit qu'on pourrait peut-être fabriquer une canne avec les arceaux des tentes... Tous nos plans d'auto-secours fondent comme neige au soleil quand on me déballe le pied. Il pisse toujours le sang et je ne peux absolument pas tenir sur ce pied, même pas sur le talon. Incrédule, je regarde ce petit morceau de mon corps qui m'handicape à tel point que je vais devoir faire appel aux secours. Je jure un bon coup, mais nous n'avons plus le choix, il faut se rendre à l'évidence. Comme la blessure n'est pas vitale et que je veux à tout prix éviter que mes compagnons courent un risque dû à la fatigue, on décide que deux de mes coéquipiers se reposeront d'abord quelques heures avant de partir rejoindre la surface pour alerter les secours...

J'analyse la situation. Quel pétrin! Une trémie merdique, impraticable avec une civière, encore près de 4km de galeries chaotiques en montagnes russes typiques pour le massif, agrémentées d'une rivière et de voûtes mouillantes, quelques passages étroits et 400m de puits ponctués d'une sale étroiture vers -150, me séparent de la surface. Anialarra se trouve en bordure de la frontière, mais du côté espagnol. Comme je connais la compétence du SSF, que, en plus, j'y ai quelques copains et que je ne parle pas l'Espagnol (à part cerveza, salida et entrada), j'aimerais bien que se soient eux qui s'occupent du secours. Pour compliquer les choses, je suis allergique aux AINS et à l'aspirine, ce qui peut donner quelques soucis pour les antalgiques. De surcroît, j'ai aussi une allergie à la pénicilline, or, me rendant bien compte du risque d'infection, j'aurai certainement besoin d'antibiotiques.

Ils vont avoir du fil à retordre là-haut. Avec ce scénario, j'aurais certainement gagné le concours de scénarii aux 30 ans du SSF ! Me rendant également compte de l'envergure du secours en prévision et de l'attention des médias que cela va malheureusement amener (bien que j'ai largement sous-estimé ce dernier point), je demanderai aux copains qui remontent de faire prévenir ma vieille mère avant qu'elle n'apprenne quoi que ce soit par la télé.

Pendant que tout ça me passe par la tête, les autres ont épuisé la réserve de pansements en remballant tant bien que mal mon pied et je peux maintenant me glisser dans la douceur d'un duvet bien chaud. A côté de la tente, il y a une bouteille coupée, faisant office de pot de chambre, que je pourrai atteindre à genoux. Les seuls antidouleurs de la trousse que je peux me permettre sont des Dafalgan; ce n'est pas la gloire pour une douleur pareille, mais j'espère que cela me permettra de tenir le coup jusqu'à l'arrivée d'un médecin.

En bon sauveteur spéléo, Didier s'est occupé de préparer une fiche pour envoyer à la surface avec les circonstances de l'accident, quelques données sur la victime, les heures marquantes, etc. A partir de ce moment-là, je me remets entièrement entre les mains de mes coéquipiers. Pour moi, il ne reste plus qu'à attendre et tenir le coup !

(Dimanche 5 août, 6h)

Après un court sommeil, Bart et Tjerk se préparent pour filer prévenir Paul et les secours. Alors commence pour Boulon, Lieven et moi, la longue attente. Ils examinent le pansement. La chaussette et les compresses couvrant la blessure sont gorgées de sang et ils décident de tout laisser ainsi, D'ailleurs les pansements sont épuisés; je peux juste changer la chaussette.

On a fait le compte; dans le meilleur des cas, la première équipe sera là dans 16 heures. Mes deux camarades restants vaquent à des occupations ménagères. Ils racontent des histoires. On tient le moral en blaguant; ils essayent de faire passer le temps. Dès qu'ils sont couchés, le temps me semble plus long encore. Les larmes me montent aux yeux; je rumine des pensées surtout à l'égard de ma famille et je m'efforce de supporter la douleur. L'idée qu'on va devoir m'amputer les doigts de pieds, que la gangrène va s'y mettre, me traverse l'esprit, mais je la refoule. Chaque petit bruit, chaque goutte qui tombe, me fait sursauter, me fait penser ou plutôt espérer que les secours sont déjà là.

Dans la tente voisine, Boulon aussi est aux aguets. Je ne fermerai pas l'oeil ; d'ailleurs, je n'arriverai plus à dormir pendant les 70 heures qui vont suivre. A part la douleur, ce qui me ronge, c'est surtout l'inquiétude de savoir comment mes filles vont subir l'évènement. Malgré leur âge, elles ont encore besoin de leur maman pour les soutenir et celle-là est au fond du gouffre. Je me sens impuissante ! Puis Paul, il a l'air dur comme ça, mais à l'intérieur de cette écorce, se cache un homme très sensible et inquiet.

(Lundi 6 août, 1h30)

Finalement, vers 1h30, je perçois le bruit caractéristique de la quincaillerie qui annonce indéniablement l'arrivée d'un spéléologue. C'est Mark, copain de longue date toujours plein d'optimisme et au large sourire qui arriverait même à motiver une pierre à marcher, qui fait son apparition talonné par Jérôme, le médecin Philippe, Cyril et Ramuncho. Le premier soupir de soulagement m'échappe. Tout va bien, la machine est mise en route ! Je suis déçue de ne pas voir Paul arriver à mon chevet, mais comme me le dit Jérôme avec raison, il sera plus utile là-haut, connaissant comme moi la cavité comme sa poche et parlant le français. Et puis, c'est mieux pour les filles aussi.

Philippe ôte délicatement la grosse couche de pansements imbibés de sang coagulé qui couvrent la blessure qui n'a toujours pas arrêté de saigner.

Premier bilan : fracture ouverte du 5e, 4e et 3e métatarse.

Il désinfecte la plaie et la recoud pour arrêter le saignement. Il me donne des antalgiques plus puissants, mais ne peut malheureusement pas, à cause de mes allergies, m'administrer le complément qui les rendrait plus efficaces. Il ne peut pas non plus me donner l'antibiotique qu'il a amené. Philippe et Jérôme me parlent d'essayer de me porter à dos d'homme, de remonter les galeries à cloche-pied. Sachant ce que le retour depuis le lieu de l'accident jusqu'au bivouac m'a coûté comme forces tant physiques que mentales, je n'y pense même pas. Le dernier espoir de Philippe pour éviter un brancardage est la botte en résine qu'il va me faire, peut-être que je pourrai poser le talon...

(Lundi 6 août, 5h)

Lieven et Didier sont envoyés à la surface avec le bilan médical.

Puis la deuxième longue attente commence. Dès que la deuxième équipe sera au pied de la trémie, le toubib placera une attelle en résine et je devrai descendre à travers la trémie par mes propres moyens puisque la civière n'y passe pas.

La notion du temps commence déjà à m'échapper. Je bois bien, mais, bien que je sache qu'il faut absolument que je me nourrisse, j'éprouve déjà des problèmes à m'alimenter. Mark m'y

force, mais ce que j'arrive à avaler, ne constitue vraiment pas des quantités astronomiques. On s'installe dans les tentes et on attend. Jérôme restera presque tout le temps à mes côtés et, malgré qu'il donne l'impression de dormir, il est aux aguets. Au moindre tressaillement de ma part, il est là aux petits soins; il me remonte le moral, il est vraiment fantastique, une vraie mère poule, dans le sens positif !

Je demande à Jérôme qui est le CT en surface et j'apprends qu'ils y seront tous : Jef, Ruben, Mickey, PH... Je les connais et j'ai confiance. Dans la tente voisine, Philippe ne dort pas beaucoup tandis que Mark se repose bien et que Cyril se met à scier des forêts entières. Nous ne disposons que de cinq couchages et le sixième fait donc les cent pas (ils se relaient régulièrement à cette besogne). Quand ils sont réveillés, j'entends des discussions au loin, parfois des bribes de conversations arrivent jusqu'à moi. Pour essayer de trouver le sommeil je mets des boules "Quies" dans les oreilles pendant des grandes parties de l'attente. En vain.

(Lundi 6 août, 18h)

Une éternité plus tard, j'entends arriver le cliquetis dérivant provoqué par la quincaillerie de la prochaine équipe qui approche. Cette fois c'est Rudi, spéléo pur et dur de mon club, qui a guidé la troupe et n'épargnera pas moins que les autres ses forces pendant le brancardage. Le TPS ayant déjà été installé par Paul à la Plage de Galets, l'équipe remontant le bilan a pu gagner 3 heures pour passer le bilan à la surface.

Puis j'ai subitement l'impression que tout va très vite. En dernière minute, Philippe me fabrique l'attelle. J'enfile ma combi et mon baudrier dont j'aurai besoin pour descendre le puits précédent cette satanée trémie des Lombrics Zappaïens. J'essaie de poser le talon, mais, même avec la botte résineuse, ça reste impossible; ça me fait un mal fou et j'ai l'impression que tout mon pied va se déchirer. Lentement la troupe se met en route. Moi je reprends mon pèlerinage à quatre pattes pour rejoindre le haut de la Salle Fritz où on me fait descendre sur frein de charge. On m'assiste pour le reste de la descente de la trémie et de l'éboulis qui fait suite.

En bas, ce sont des retrouvailles réconfortantes avec Brigitte que j'ai rencontrée à un stage E/CE du SSF, il y a deux ans, et c'est alors la mise sur civière. Mark a juste le temps de retourner au bivouac chercher mes feuillets de topo que je tiens absolument voir remontés à la surface. Eh oui, on est spéléo d'explo ou on ne l'est pas! Quand il revient, le médecin a fini de donner ses instructions. Je suis ligotée et vêtue bien chaudement dans la civière. Mark et Philippe nous quittent alors pour rejoindre la surface.

(Lundi 6 août, 22h)

52 heures après l'accident, lundi soir vers 22h, le brancardage commence. Au début, le poids plume de la civière fait bien plaisir aux porteurs, mais après quelques heures de portage pénible dans les chaos instables, je les vois peiner; ils commencent à sentir leur dos; ils vont se cramer, surtout que la relève espagnole tarde à venir au contact. Chaque bloc qui bouge me fait sursauter. Connaissant trop bien l'instabilité des chaos du système, j'ai une grosse peur d'un sur-accident.

Je pensais que je pourrais m'endormir une fois allongée sur la civière. C'était une illusion. Malgré déjà 64 heures d'éveil, mes paupières lourdes de fatigue ne se ferment pas pour m'apporter le sommeil libérateur. La douleur et le ballonnement de la civière y sont pour quelque chose.

Quand elle n'est pas trop éloignée, je vois la voûte défiler au-dessus de moi, mais dans cette position, je ne reconnais pas grand-chose. L'ambiance est bonne et s'il n'y avait pas la

douleur, je me croirais presque en exercice. C'est du moins l'illusion que j'essaie de me donner! L'angoisse ne me tenaille pas; je suis entre des mains amies et compétentes; je ne suis pas blessée mortellement; j'ai pleinement confiance en ces équipes de secours; je sais juste que ça va durer très longtemps. Les gens autour de moi me rassurent continuellement. Patrick, chef d'équipe d'un calme épatant, est très attentionné. En un mot, je suis chouchoutée comme je ne l'ai encore jamais été de ma vie – en plus, par un tas de mecs – et par Brigitte.

En haut du cône surplombant Gibraltar, l'équipe espagnole qui devait venir au contact nous attend. Il y a un arrêt dont je profite pour demander à faire un petit pipi. Ne pouvant pas m'éloigner de la civière et n'arrivant pas à faire comprendre aux Espagnols que je voudrais qu'ils aient la décence de me tourner le dos, je suis obligée de me déculotter devant eux. Enfin, je n'en suis plus à ça près, mais j'apprécie d'autant plus d'avoir une femme auprès de moi pour m'assister.

Petit à petit, on approche des voûtes mouillantes. C'est le moment de faire un petit tour de navigation puisque la bonne décision a été prise de me faire passer en bateau. Autrement, j'aurais sans aucun doute pris l'eau. Maintenant, je me sens glisser doucement sous les voûtes basses à l'aspect fantasmagorique et un peu macabre avec leurs concrétions mangées par les crues. C'est un endroit que je n'apprécie pas outre mesure.

A entendre les cris de mes sauveteurs qui trouvent l'eau vraiment froide, je constate qu'ils ne l'apprécient pas non plus. Dans ces passages, l'équipe française laisse le soin aux Espagnols, vêtus de néoprène, de se charger d'accompagner le bateau.

Je ne sais déjà plus ni quelle heure ni quel jour on est. Je n'ai plus rien mangé depuis mon départ du bivouac et j'ai à peine bu, car, quand je demande à boire, l'eau qu'on me présente est glacée.

(Mardi 7 août, 3h30)

Après les voûtes, un nouveau médecin nous rejoint. Le brancardage se prolonge à l'infini; il y a juste les têtes et la langue qui changent, et aussi, le mode de brancardage. Depuis que les Français m'ont quittée, c'est devenu beaucoup plus brutal. On me hisse parfois sur des trucs où j'aurais mis une corde d'assurance. A ces moments-là, je prie pour qu'on ne me lâche pas, que personne ne dérape ou perde l'équilibre, mais ils sont baraqués, très forts physiquement ! Il me reste peu de monde pour bavarder. Je ne comprends plus ce qui se discute à voix vives autour de moi, mais, dans la position où je suis, je ne peux pas me permettre beaucoup de commentaires. Je suis obligée de subir, ce qui ne m'empêche pas de comparer tout cela avec ce que j'ai appris au spéléo secours belge et français.

Ça me persuade de l'utilité de faire passer chaque membre des secours dans une civière...

C'est très instructif !

Heureusement que, parmi ces gardes civils espagnols, il y a la douceur du couple Christine et Didier, infirmière et médecin, et qu'il y a aussi la présence d'un de mes copains d'expé, sinon je pense que, à ce coup-ci, j'aurais dur à garder le moral.

Didier s'est renseigné pour savoir quels antibiotiques on pourrait m'administrer, mais, après avoir pesé le pour – minimiser le risque d'infection – et le contre –risquer de provoquer un choc anaphylactique difficilement traitable sous terre –, il prend la décision de ne pas courir ce dernier risque. Ces deux personnes s'enquèrent très souvent de mon état physique, de la douleur. Ce qu'on me donne comme antalgique jusqu'à présent s'avérant tout à fait insuffisant, ils décident de passer à la morphine. Comme je ne connais pas le produit, ça me fout la trouille, tellement fort que, quand Christine me l'injecte, l'angoisse me serre comme dans un étau. La présence d'un garde civil prenant des photos quand il le peut et filmant certains moments qui pour moi sont délicats – comme l'administration de la morphine– me met mal à l'aise.

Cahotée par la 'douceur' du brancardage à l'espagnole – rapide, mais brusque –, je reconnais dans le lointain, le bruit de la cascade. J'ai quelques sueurs froides quand je me vois passer

sur une tyrolienne avec un seul point d'amarrage de chaque côté, même si l'amarrage naturel en haut de la cascade semble en béton. On me passe dans toutes les positions possibles et inimaginables par le chaos qui va rejoindre la grande Plage de Galets. Plus d'une fois, je me retrouve en position de poirier, en bascule sur un bloc, avec l'impression que je vais tomber de la civière... Je ne dis plus rien quand quelqu'un me provoque des douleurs en prenant la poignée de pied... Je subis!

(Mardi 7 août, 7h45)

La Plage de Galets: premier point chaud depuis le départ du bivouac.

On me fait boire et manger un petit quelque chose et on prend un moment de repos. Je commence à ne plus m'inquiéter du temps qui passe. C'est étrange... Est-ce dû à la morphine qui me détend, qui m'apaise ? Est-ce la résignation ?

Je dois donner des indications aux brancardiers, car ils se trompent et veulent partir vers les puits du Pozo Estella (entrée d'origine du système d'Anialarra). Il faut s'engager dans le Shunt du Vent où il y a un passage difficile et étroit, mais qu'ils arrivent à négocier de manière magistrale. Je leur fais part de mon appréciation en leur accordant un large sourire et en levant les deux pouces. La progression dans la rivière devrait maintenant devenir plus facile. Ici, ils portent la civière à quatre et se relaient à des distances régulières. Tout ça est très militaire, mais efficace. Petit à petit, je m'inquiète en voyant leur fatigue; ils vont au fond d'eux-mêmes, ils sont exténués, vidés et commencent à trébucher.

Je reçois encore une dose de morphine, mais je dois très vite demander plus, car la douleur devient constante et intenable à certains moments ! Je demande donc assez rapidement d'arrêter le convoi et d'avoir une dose supplémentaire. Je perçois l'inquiétude dans les yeux de certains espagnols. Mes yeux se ferment, mais je continue à subir très consciemment les événements. J'ai l'impression que je m'affaiblis, je me sens mal, j'ai la sensation que je m'échappe ! Régulièrement, quelqu'un me rabaisse gentiment la visière, remet sur la civière mes bras qui ont tendance à balloter.

Je reconnais les passages au relief que je connais les yeux fermés. Pas loin avant la bifurcation vers le Réseau Nostradamus, il se passe quelque chose d'inquiétant. Un garde civil revient et il s'ensuit toute une discussion en espagnol. On me pose à terre et certains prennent leur kit sur le dos et partent. J'ai peur. Ils ne vont pas me laisser là tout de même ! Christine essaie de comprendre ce qui se passe. Ils trouvent que c'est encore trop loin, que je ne passerai pas l'étroiture de jonction... J'essaie de faire expliquer par Christine que ce n'est plus tellement loin. Puis ils reprennent le brancardage.

A la petite cascade dite de la Tyrolienne – il n'y a pas de tyrolienne, mais soit... –, ils ne prennent pas le temps d'équiper le bassin avec une corde. Ils me couvrent d'une couverture de survie pour me protéger de la cascade sous laquelle on va devoir traverser et se lancent à la flotte pour me faire passer de l'autre côté.

On arrive à l'étroiture où tout le monde est persuadé que la civière ne passera pas. Comme le passage n'est pas long, j'avais dit que je passerais par mes propres moyens. Considèrent-ils, peut-être pas à tort, que je n'en suis plus capable ? Ils essaient de me faire passer en civière. On y est presque quand ça coince; une petite épaisseur de civière se coince dans une fissure à gauche. Ma tête est presque sortie, mais mes pieds sont encore de l'autre côté. Ils sont alors obligés de désangler et de me tirer hors de l'étroiture.

Là, en me redressant, tout chavire. Je suis prise d'un malaise et d'une envie subite de vomir. J'ai très chaud et je me libère du vêtement thermique de civière. Didier et Christine viennent à ma rescousse et me donnent une injection de Primperan (contre les nausées) qui n'aura

malheureusement pas beaucoup d'effet. Après cet arrêt, on reprend la manoeuvre. Je revois des visages connus, entre eux mes coéquipiers Tjerk et Bart. Ça me fait vraiment plaisir. Je revois Éric, encore une rencontre du stage E/CE. En tant qu'infirmier, il va m'accompagner vers la surface avec un nouveau médecin, Nicolas.

C'est là, dans un des passages les plus étroits de la grotte où ils font passer la civière à l'arraché que je finis par m'endormir de temps en temps. Quand j'ouvre les yeux, je vois passer la roche à quelques centimètres, je vois passer des gens juste au-dessus de moi. Je m'en fous, je laisse faire.

(Mardi 7 août, 18 h)

A la base des puits, il y a un monde fou. Je peux parler avec Paul et les filles par téléphone, ce qui les soulage là-haut et me fait du bien aussi. Éric me force à avaler un peu d'eau et une compote. Il est décidé de me hisser en STEF puisque je suis nauséuse et que je supporte très mal la douleur causée par l'afflux de sang vers le pied lors de la mise en position verticale.

Là, j'ai de nouveau une petite inquiétude quand je constate que les sauveteurs ne maîtrisent pas la technique et que je dois faire remarquer qu'il y a une erreur dans l'accrochage. Très vite, ils rectifient. Enfin, vers 18 h je décolle. On va remonter ces puits... Je vois enfin la fin du tunnel quand je commence à m'élever !

A la première reprise de charge une grosse frayeur s'abat sur moi sous la forme d'un caillou qui tombe et me frappe sur la visière et le casque. Je sens l'impact sur mon visage. Ils n'arrivent pas à faire la reprise du STEF et je me retrouve tout un temps à la verticale. J'ai juste le temps de crier gare avant d'inonder de vomissure les personnes qui sont au bas du puits. Toutes mes excuses... La reprise est interminable et je demande d'abandonner le STEF et de continuer la remontée. Je ne pense plus qu'à une chose: la surface est proche, je veux sortir ! Mon accompagnateur espagnol, longé à la civière, remonte avec une telle élégance que je vais de droite à gauche, ce qui ne fait qu'augmenter le mal de mer qui m'assaille. Je dois garder les yeux fermés la plupart du temps pour supporter. Christine voit que les nausées me font souffrir et elle veut me faire redescendre. Je m'y oppose ne voulant pas perdre ces quelques mètres durement gagnés qui me rapprochent de la surface. Après quelques reprises difficiles et de nombreuses nausées, on me met au repos dans un point chaud sur un palier à environ -300. On me soigne et je m'assoupis.

Je reconnais les copains de l'AN8 et les choses avancent subitement beaucoup mieux. Je m'élève bien moins vite que moi je le perçois. Au passage, je reconnais des points de repère qui me signalent à quelle hauteur je me trouve. Au cours de la montée, j'essaie de maîtriser les nausées incessantes qui m'étouffent. En plus de ça, la sangle transversale du harnais de la civière se positionne trop haut et m'étrangle. A plusieurs reprises, on essaie d'en rectifier le réglage, mais à chaque coup, elle revient se placer trop haut. Serais-je trop petite ? N'ayant plus la force de tenir sur mon pied valide qui est seulement supporté par la sangle de pied, mon corps pend comme un sac de ciment dans le harnais. Je suis obligée de tenir la sangle transversale de poitrine des deux mains pour pouvoir respirer.

(Mardi 7 août, 24 h)

Je me sens hissée très haut par la lucarne qui nous sépare de la salle à -200. On m'installe au repos dans un point chaud pour la seconde fois dans les puits et on me fait une perfusion pour me réhydrater. Je m'endors; il est environ minuit. On me passe Paul au téléphone, les filles dorment dans une tente qu'il a placée près de l'entrée. Il me dit que la remontée est beaucoup plus lente que prévue et qu'il faudra compter encore au moins cinq heures. Je ne le crois pas, ce n'est pas possible (il aura pourtant raison). La perf glaciale me gèle. Tant bien que mal,

j'essaie de garder le moral, de continuer à avoir confiance et puis, il ne reste pas grand-chose comme distance, mais comme on le dit chez nous: ce sont les derniers plombs qui pèsent le plus lourd (trad. litt. d'une expression flamande).

Mon pied n'a pas arrêté d'enfler et je sens nettement que la botte en résine commence à me serrer de plus en plus. Nous voilà repartis. Mon odorat ne me trompe pas et je sais exactement quand on passe l'étroiture élargie aux explosifs. Après les passages étroits raclant la visière et où, par manque de place, j'ai difficile de ne pas vomir sur les sauveteurs, je suis de nouveau mise en attente. Couchée à la base de quelques ressauts, j'entends crier 'caillou'... et c'est évidemment moi qui le prends en pleine poitrine ! Je commence à me dire que la grotte m'en veut pour l'une ou l'autre raison.

Encore plus ou moins 140m à remonter et je serai sortie. Je ne comprends pas pourquoi, dans le dernier grand puits de 45m avant la sortie, on ne me remet pas en STEF. J'ai envie de crier 'qu'on me sorte d'ici, je n'en peux plus !', mais je sais que tout le monde fait de son mieux. En haut du même puits, ça merde. La reprise cafouille. L'Espagnol qui fait office de contrepoids n'a pas l'air de savoir comment faire la conversion. Mon accompagnateur français gueule. Je m'énerve en silence, car maintenant, j'ai déjà l'odeur de la surface qui me caresse les narines... Enfin ça repart pour coincer une dernière fois dans la sortie étroite où les Espagnols ont équipé beaucoup trop bas. Tout le monde s'énerve autour de moi et je comprends que, finalement, on détache la civière pour me hisser à bout de bras sur les quelques derniers mètres.

(Mercredi 8 août, 5h24)

A peu près vers 5h30 le mercredi matin, après un peu plus 140 heures passées sous terre, dont 84 depuis l'accident, on me couche enfin dans la faille d'entrée. Je sens la bruine sur mon visage. Paul se précipite vers moi et laisse couler ses larmes. A ses côtés, je vois nos filles également toutes en larmes. Un tas de visages m'entoure, les traits tirés par la fatigue, les yeux cernés. J'ai envie de crier ma gratitude, mon soulagement, mais l'épuisement et ces foutues nausées m'en empêchent. Un gros poids tombe de moi quand je vois que je ne suis pas accueillie par une multitude de flashes et de médias, qu'ils ne sont pas là, à l'entrée, comme une meute affamée de sensationnel.

Dans l'attente de l'aube, on m'installe dans la petite tente de montagne près de l'entrée. Je pue la brebis pourrie ! Plus tard, on m'a expliqué que, en plus des odeurs corporelles, c'était probablement le sang que j'avais dans les vêtements qui en était la cause. Paul me passe des vêtements plus propres pour que je puisse me changer avant le transport vers l'hôpital. J'ai le temps de parler avec les enfants et de reprendre un peu mes esprits.

On m'annonce que, si le brouillard ne se lève pas, l'hélico ne pourra pas atterrir ici et qu'il faudra encore me porter à bout de bras jusqu'à Arrette-la-Pierre-Saint-Martin. Je n'en peux plus; je ne veux plus passer encore plusieurs heures supplémentaires sur cette civière... Les dieux de la météo me seront favorables en dernière minute. Ça me redonne du moral et j'ai même le cœur à rire quand je me vois vêtue d'un vêtement de montagne trois fois trop grand pour moi. Il y a une éclaircie qui permet tout juste l'atterrissage pour m'hélicopter vers l'hôpital de Pau. Au moment du décollage, j'ai le souffle coupé, une grosse désillusion: Paul ne peut pas monter avec moi. A la descente de l'hélico, la presse m'attend déjà.

Le calvaire n'est pas fini...

L'hôpital devra prendre des mesures pour que les médias ne m'assaillent pas.

J'ai besoin de repos et de soins avant tout.

Le premier à être à mon chevet est Jérôme.

Je ne suis même pas encore sortie des urgences que mon compagnon du début des secours est déjà aux nouvelles. C'est super sympa.

L'infection s'est déjà installée dans le pied. Il faudra lutter plusieurs jours avec l'aide d'un cocktail d'antibiotiques, pour la faire régresser. Les fractures sont laissées telles qu'elles sont et si jamais ça ne se remet pas bien, il faudra opérer plus tard. La cicatrisation des plaies prendra un sacré bout de temps. Le toubib pense qu'il faudra jusqu'à six mois pour une guérison complète. Par l'impact du rocher qui m'est tombé sur le pied, les tissus ont littéralement éclaté.

Épilogue

Je pensais me retrouver seule et loin de tous dans un hôpital inconnu, hors, pendant les jours passés à l'hôpital, j'ai reçu beaucoup de visites et de coups de téléphone, ce qui a été très réconfortant.

Pour moi maintenant, il ne reste plus qu'à me rétablir pour pouvoir être de retour à la Pierre dans un an et cette fois, ne pas rater la sangria! Une grosse pierre a écrasé avec mon pied mes rêves de première pour cet été, mais elle n'a attenté en rien à ma passion pour la Pierre.

Certes j'aurai quelques appréhensions au moment de revoir le réseau... Et surtout, quand j'entendrai un bloc bouger ou que je passerai à l'endroit de l'accident, je me méfierai un peu plus encore de cet environnement hostile malgré que je m'y sente bien.

Beaucoup d'autres souvenirs peupleront maintenant ces galeries et salles tellement familières pour moi. En plus des souvenirs accumulés pendant toutes ces années que j'y ai passées en explo, il y aura d'excellents souvenirs d'entraide, souvenirs d'une multitude de spéléos qui m'ont remonté le moral et qui ont été aux petits soins pour moi, mais malheureusement aussi des souvenirs de souffrance.

Remerciements

Je sais, la spéléo est une grande famille et comme quelqu'un me l'a dit au départ du brancardage « ne t'en fais pas, aujourd'hui c'est toi, demain ce sera peut-être moi »...

Malgré ça, je tiens à exprimer ma gratitude envers tous ceux qui me sont venus en aide pour me tirer de ce mauvais pas, qu'ils soient spéléos, gendarmes, pompiers, Arsipiens ou mes coéquipiers ; qu'ils soient Français, Espagnols, Belges ou Hollandais. Une chose était claire pendant l'évacuation, tous, sans exception, se sont donnés à fond. Tous étaient là, une solidarité émouvante entre spéléos pour venir en aide à l'un d'entre eux. Cette solidarité que j'ai perçue tout au long de ce secours m'a été d'un énorme soutien moral et m'a fait garder confiance. Entre eux il y avait beaucoup de gens que je ne connaissais pas, mais il y avait aussi pas mal de copains que je n'ai pas tous pu saluer au passage étant éblouie par les frontales ou tout simplement assommée par les médicaments et la fatigue.

Une fois de plus la devise de l'Arsip s'est avérée juste : « le maillon n'est rien, la chaîne seule compte » (Félix Ruiz de Arcaute), mais on pourrait rajouter que sans tous ces précieux maillons il n'y a pas de chaîne.

Annette Vanhoutte